

Source :

http://www.espacoacademico.com.br/015/15pm_160183malatesta.htm

L'actualité d'Errico Malatesta ¹

Maurício Tragtenberg

Il y a un peu plus de cinquante ans décédait Errico Malatesta, un des principaux militants et grands penseurs anarchistes, un des rares exemples contemporains de l'interaction entre la théorie et la pratique.

Errico Malatesta est né en 1853 et mort en 1932, il a donc assisté à la création et à la disparition de la 1^{re} Internationale, à la formation de la Seconde Internationale – qui a eu le parti social-démocrate allemand comme phare –, à l'émergence de la révolution Russe et de sa bureaucratisation et, enfin, à la montée du fascisme en Italie.

Cette destinée d'un fils de la bourgeoisie, qui a abandonné ses études de médecine en seconde année, explique pourquoi tout au long de son œuvre on retrouve toujours le même grand thème, la reproduction du mouvement réel des classes en Italie entre 1853 et 1932 : le socialisme libertaire.

De la 1^{re} Internationale, il assimile la notion et l'auto-organisation du travailleur et de son action directe, qui seront les éléments fondateurs de son parcours social et politique. Avec la Deuxième Internationale, il assume une attitude critique, dénonçant la confusion qui s'est établie entre *participation* (devise de la social-démocratie) et *incorporation* au système capitaliste. Il constate que les «participationnistes» se sont convertis en chiens de garde du système d'exploitation et d'oppression – ce n'est donc

¹ Première publication : FOLHETIM, Folha de S. Paulo, 16.01.1983.

Traduit par Jean-Louis Martin.

pas un hasard si, ensuite dans la phase monopolistique du capitalisme, dans ses zones développées, la répression contre les ouvriers ait été faite par la social-démocratie, dont le plus flagrant exemple a été la répression de la révolution allemande de 1918, avec l'assassinat de Liebknecht et de Rosa Luxembourg.

En ce qui concerne la 3^e Internationale, Malatesta maintient sa critique classique de la bureaucratie émergente après 1918 en URSS – déjà décrite par Luigi Fabbri dans « Dictature et révolution » –, quand la révolution des ouvriers et des paysans est accaparée par les bureaucrates et que le socialisme commence à être synonyme de planification bureaucratique d'Etat, où les gestionnaires détiennent collectivement les moyens de production au nom des producteurs.

La Commune de Paris

Mais c'est sans doute la proclamation de la Commune de Paris, en mars 1871, qui influencera le plus les positions de Malatesta : l'auto-organisation des travailleurs, l'autogestion socio-économique et politique, comme synonymes d'un processus de socialisation. C'est pourquoi la Commune de Paris – jamais suffisamment étudiée – est la première grande révolution moderne, où le prolétariat a tenté d'abolir le pouvoir politique. Elle a symbolisé la pratique d'une organisation sociale et économique par les masses, l'élection par la population des intermédiaires politiques (représentants) et économiques (administrateurs), et l'absence de privilèges et la révocabilité universelle des élus.

Cela signifiait la création d'un nouveau mode de production, constaté par Bakounine et Marx – ensuite la Commune de Paris a représenté un pouvoir politique en voie d'extinction. Ses institutions créées par les producteurs signifiaient un point de départ pour la structure d'un nouveau mode de production avec la domination de l'économique par le social (J. Bernardo), très loin d'une planification de la production dépendante de l'Etat, qui ne serait que la reproduction du pouvoir politique. La Commune de Paris a tenté de fusionner le niveau politique dans l'économique, à travers l'extinction de la sphère politique. Ceci par la proposition d'une société auto-institutionnalisée. C'est de cette pratique sociale que Malatesta structurera sa conception de l'action directe des producteurs, l'auto-organisation des salariés et le rejet de la planification bureaucratique comme synonyme de « socialisme ».

Après 1874, s'abat une période répressive dans l'histoire italienne, atteignant le mouvement ouvrier, et les « internationaux » – comme on appelait alors les sympathisants de la 1^{re} Internationale – principalement des ouvriers qui souffrirent toutes sortent de persécutions.

La répression le pousse à émigrer, en continuant de développer son activité de militant ouvrier, dans plusieurs pays européens. C'est la période pendant laquelle se déroulait la polémique avec Andrea Costa, qui avait adhéré à la social-démocratie et au socialisme parlementaire. Ce qui démontrait selon Malatesta que la meilleure façon de soumettre un peuple est de lui donner l'illusion de participer aux décisions.

En Argentine, il participe à la formation de la FORA (Fédération Ouvrière régionale Argentine), qui influencera les travailleurs d'origine européenne jusqu'au début du 20^e siècle. En Europe, de retour d'Argentine, il participe aux mouvements ouvriers en Espagne, en Belgique et en France, insistant sur l'auto-organisation des travailleurs à partir du lieu de travail, comme un élément de base de son action politico-sociale. Cette attitude vient en opposition à l'individualisme créé par Stirner, qui trouvait encore des partisans parmi les militants libertaires à cette époque.

Les ouvriers intégrés

C'est à travers sa polémique avec la social-démocratie Italienne et les partisans du socialisme parlementaire que Malatesta définit sa politique et sa critique de l'institution du parti politique.

Après la répression de la Commune de Paris par Thiers, en utilisant les armes que Bismarck lui avait cédées pour cela, se sont développés comme une véritable peste des partis « sages » – ce sont des partis « ouvriers » qui ont surgi des partis « plébéiens », qui devaient leurs organisations aux vieilles associations populaires, fraternelles et religieuses.

Après les révolutions de 1848, ces vieux partis plébéiens cèdent la place à d'autres institutions. Entre 1848 et 1871 les syndicats et les conseils² constituèrent les éléments organisateurs de la classe ouvrière naissante, d'où la préoccupation de la 1^{re} Internationale d'articuler les travailleurs à

² Bourses du travail ?

partir de leurs propres luttes, dans les syndicats de militants qui émergent alors.

Cependant, avec la formation de la Seconde Internationale et la propagation des partis socialistes parlementaires à travers le monde, apparaît une technocratie dans la constitution de ces partis dit « ouvriers » – qui conservent ce nom car ils ont intégré les travailleurs dans leurs structures bureaucratiques. C'est n'est pas un hasard si l'étude sur le modèle du parti bureaucratique a pour sujet le parti social-démocrate allemand, dans l'œuvre de Michels intitulée « Les partis Politiques ».

Il y a une raison pour que le parti social-démocrate allemand ait été le modèle du parti bureaucratique, très centralisé – c'est que l'Allemagne était le pays où la technocratie était la plus pesante, se constituant en force reproductrice du système capitaliste. Ces partis sociaux-démocrates maintiennent la scission entre l'économique et le politique, ne les intégrant pas comme le fera la Commune de Paris, raison pour laquelle ils apparaissent sous le bolchevisme sous la forme de parti unique. Bien que Lénine désigne Kautsky comme un « renégat », il en a hérité la conception de parti d'avant-garde qui fait le bonheur de la bureaucratie partidariaire en URSS et en Europe de l'Est.

Malatesta se différencie des autres théoriciens du socialisme libertaire – comme Godwin, Proudhon, Bakounine ou Kropotkine –, qui cherchaient à baser leurs hypothèses sociales sur la raison (Godwin), sur les lois sociales (Proudhon) ou dans le déterminisme évolutionniste (Kropotkine).

Il a cherché à expliquer la validité des propositions libertaires à partir du mouvement réel de la société et de l'action de la classe ouvrière. C'est à partir de cette perspective que les biens économiques apparaissent comme les fruits de l'« action collective » des producteurs où la solidarité dans le processus de production est la base de la solidarité dans le social et le politique. Ainsi, l'égalité, la liberté et la solidarité sont les fondements éthiques et politiques des propositions de Malatesta. Dans cette perspective le futur est considéré comme un dépassement du présent, et la liberté est considérée comme un processus de rupture avec les formes de servitude économique-sociale et politique.

Le socialisme libertaire

Pour Malatesta la révolution n'était pas un coup d'Etat, où un groupe prend le pouvoir « au nom » des travailleurs. Pour lui, la révolution était un acte de libération, résultat d'une « volonté » en harmonie avec la compréhension d'une conjoncture historique particulière. Les propositions socialistes libertaires, pour Malatesta, étaient la traduction des valeurs et des motivations qui se maintiennent au plan historique, comprises comme un processus de changement continu. A son avis la seule loi générale était la loi du mouvement, qui a montré l'importance et la précarité des systèmes fermés – plus ils sont aboutis et plus ils sont précaires.

C'est pour cela que Malatesta ne se permettait pas de s'aligner sur créateurs de « systèmes », c'est plus une attitude face au réel historique, où l'exigence de l'auto-organisation des intéressés (le peuple), de l'égalité et le combat contre les hiérarchies sociales répressives fixent l'exigence d'une égalité qui a pour fondement la liberté – ce qui présuppose que la liberté sans égalité est une mystification, l'égalité sans liberté est une nouvelle forme d'esclavage.

Pour lui, la relativité et la contingence marquent les conceptions sociales, les concepts comme la liberté, l'égalité et la fraternité ne se constituent pas en notions dogmatiques, mais dans les traductions du mouvement réel de la société, qui conduit à l'hégémonie des travailleurs.

L'idéal émancipateur

Cependant, l'idéal émancipateur de l'humanité travailleuse ne se contente pas de se convertir en patrimoine théorique d'une minorité cultivée. Pour Malatesta la victoire des propositions libertaires surviendra au moment où ses principes de base se transformeront en catégorie du sens commun de la masse des travailleurs. Il ne s'agit pas de façonner idéologiquement la population – ce qui serait la démonstration d'un étrange autoritarisme – mais à travers la propagande et l'action, de la conquérir aux principes libertaires.

C'est cette préoccupation de Malatesta de traduire les grands principes libertaires en langage du bon sens de la population qui explique la forme familière de la plus grande partie de ses écrits et particulièrement « Entre paysans », « Au café », et « Dans les élections ».

Malatesta participera à l'insurrection de Bologne en 1874, au soulèvement paysan de 1877 au Bénévent, avant d'émigrer vers Londres, où quarante années durant il mènr son action politico-militante. En Argentine, où il resta quatre ans, il propagea les idées libertaires chez les travailleurs d'origine italienne. De retour en Italie, il est fait prisonnier en 1898. Il participe en 1919 à la « semaine rouge », où le mouvement syndical dirige un processus de grève générale en Italie – mais sans le soutien de la CGL, le mouvement meurt. Emprisonné par Mussolini en 1921, il avait 70 ans et continuait à survivre en exerçant le métier de mécanicien et d'électricien, étonnant la bourgeoisie italienne, qui avait du mal à voir dans ce vieux et sympathique ouvrier le « terrible » Malatesta. Il décède en 1932 alors que le fascisme est en pleine vigueur.

De son existence on retient la fidélité à ses principes, et on peut lui appliquer le jugement de Robespierre par les historiens : sans crainte, sans transiger, il ne s'est jamais fait corrompre. C'est un exemple d'intégration de théorie et de pratique, rare de nos jours.